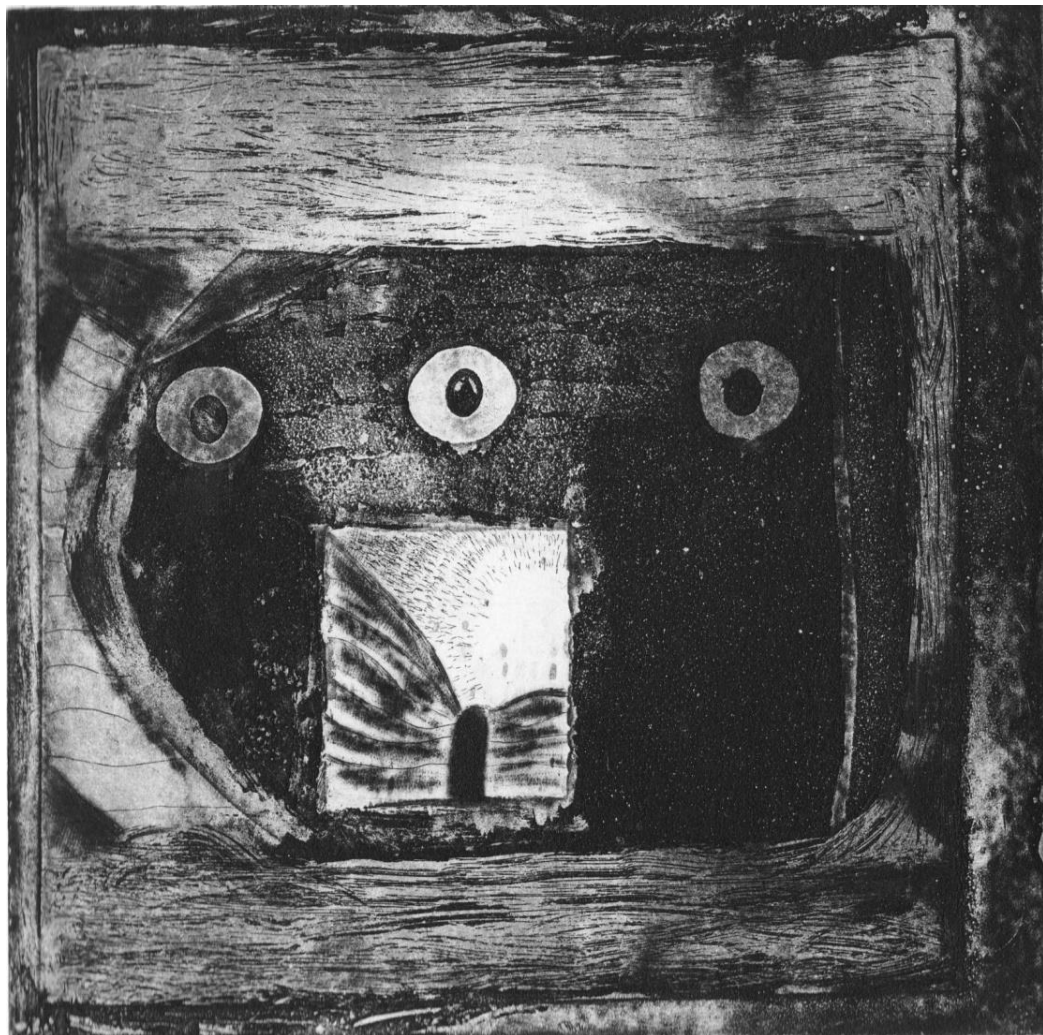


LE PLAISIR DE LA DESTRUCTION DESTRUCTRICE

Sur les traces d'un Serial Killer de programme - Une
enquête d'Arnold et Gregor
Une nouvelle pédagogico-policrière par Thierry Rogel



(Illustration : Jacques Rogel)

AVANT-PROPOS

Comme beaucoup d'enseignants (mais pas seulement) j'ai été profondément choqué par les propos de Philippe Aghion le 16 Avril 2026 à la commission d'enquête du sénat sur « l'excellence des universités » à propos du programme de SES de 2019 (qui s'inscrit dans un virage pris dès 2010) : *« J'ai refait d'abord complètement les programmes de SES parce qu'avant ils lisaient Alternatives économiques. Maintenant, on fait vraiment de l'économie sérieuse au lycée (...) Donc voilà, ça je suis assez content d'avoir fait ça, avec Pierre-Michel Menger et d'autres. Maintenant, on a des vrais programmes d'économie de SES, voilà, dignes de ce nom ».*

Choqué d'abord par la suffisance du propos et le mépris qui s'en dégage. Mépris à l'égard des enseignants et des universitaires qui ont participé au développement de cette discipline puisqu'il faut croire que, de la création des SES en 1967 jusqu'au programme Aghion en 2019, on faisait de la « fausse économie pas sérieuse ».

Muni d'une simple agrégation de sciences sociales (devenue de « sciences économiques et sociales » dans les années 1990) je ne me sens aucune légitimité à discuter des recherches de Philippe Aghion (je laisse ce soin à des chercheurs autrement qualifiés). En revanche, pour avoir fait un long chemin avec les SES en tant que lycéen à partir de 1974 et comme enseignant jusqu'en 2024 (après un passage par la « vraie économie » en faculté), je pense avoir la légitimité suffisante pour juger de la qualité pédagogique du programme dont Philippe Aghion se déclare si fier.

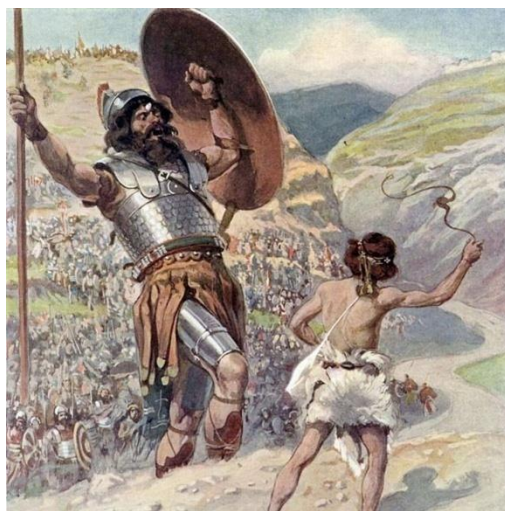
Le programme de monsieur Aghion est-il un programme sérieux ? Disons-le tout de suite. Absolument pas ! Et en aucune manière. Il est souvent pédagogiquement inepte et parfois idéologiquement douteux (mais ici le diable se cache dans les détails). Mes collègues de SES le savent bien et je ne leur apprendrai rien. En revanche, il est souhaitable qu'au-delà du petit corps des profs de SES, les enseignants d'autres

disciplines, les élèves et les parents d'élèves soient conscients de ce qui est en train de se passer.

Mais il n'y a rien de plus ennuyeux que le décorticage d'un programme qui risque de lasser tout le monde (à l'exception des enseignants en SES). Aussi j'ai choisi de présenter cette analyse sous la forme d'une petite nouvelle policière où les victimes sont les programmes de SES et la discipline elle-même... les enseignants et les élèves étant des victimes collatérales. Les auteurs des forfaits sont les concepteurs de ces programmes et Philippe Aghion en premier lieu (évidemment les accusations ne seront que métaphoriques : assassiner une discipline ou un programme n'est pas assassiner une personne).

J'ai mené ce récit à la manière de Sherlock Holmes et Watson mais j'ai emprunté deux autres héros, Arnold et Gregor, à Robert Sheckley (mon auteur chouchou que je n'oublie jamais de citer).

Un simple agrégé de lycée face à un Prix Nobel, c'est bien prétentieux de ma part mais comme dirait Audiard « j'ose tout » et surtout je n'oublie pas l'histoire de David et Goliath. Il suffit de viser juste !



INTRODUCTION

UN DÉPEÇAGE EN RÈGLE

Arnold paraissait vraiment soucieux.

Arnold : - Mon cher Gregor, nous voila confrontés à une sale, vraiment sale affaire.

Gregor : - De quoi parlez-vous, cher ami ?

Arnold : - C'est la première fois de ma carrière que je suis confronté à une telle chose. Pourtant j'en ai vu et j'ai du enquêter sur de multiples crimes et délits. Des vols apparemment insolubles, des agressions, des meurtres, ... mais jamais quelque chose comme ça.

Gregor : - Quoi donc ? Vous m'inquiétez. Est-ce si horrible ?

Arnold :- Horrible, je ne dirais pas ça. Il y a plus grave et traumatisant. Mais tout de même. Il s'agit d'une destruction de programme.

Gregor : - C'est tout ? Pas de quoi s'affoler.

Arnold : - Et pourtant si ! Il ne s'agit pas de n'importe quel programme ; il s'agit d'un programme scolaire.

Gregor : - Ne me dites pas qu'on s'est attaqué au programme de philosophie... ou d'Histoire –Géographie peut être ?

Arnold : - Non ! Ceux là ont en général les moyens de se défendre. Ils ont des appuis en haut lieu, dans les strates universitaires notamment. Et ils jouissent d'une connaissance et d'une estime suffisante dans l'opinion publique pour qu'on n'ose y toucher qu'avec de multiples précautions. Il s'agit d'une victime beaucoup plus fragile : le programme de Sciences Économiques et Sociales.

Gregor : - Le programme de quoi ? Qu'est ce que c'est ?

Arnold : - Je vois que vous ne connaissez pas ! C'est assez normal. C'est une discipline jeune (au regard de la durée de vie des disciplines) : 60 ans seulement. Et qui a subi de nombreuses attaques au cours de sa courte vie. Mais pas aussi dures, je dirais « pas aussi vicieuses », que ce qu'elle doit affronter aujourd'hui.

Gregor : - Est-ce vraiment si important ? Ce n'est qu'une discipline scolaire parmi d'autres.

Arnold : - Parmi d'autres peut-être mais elle est une des deux seules disciplines à enseigner l'économie et tout le monde s'accorde à dire que nous souffrons d'un manque de culture économique. Le problème est donc d'importance.

Gregor : - Je vois mais c'est une discipline qui peut se défendre, comme les autres.

Arnold : - Pas tant que ça. Elle a peu d'appuis dans la sphère universitaire et elle est peu connue du public,... ses seuls soutiens indéfectibles sont les élèves et les enseignants (et encore, pas tous !)

Gregor : - Mais que lui est il arrivé ?

Arnold : - On a retrouvé en 2019 son programme affreusement amoché. Quasi méconnaissable ! Le pronostic vital de la discipline est même engagé ! Regardez !

Arnold tendit une feuille de papier à son ami :

Gregor : - Effectivement, il est dans un bien sale état. Et connaît-on l'auteur de cette agression ?

Arnold : - Non seulement nous le connaissons mais il s'est vanté publiquement de son forfait.

Gregor : - Et qu'a -t-il dit ?

Arnold : - Le 16 Avril 2026, à la commission d'enquête du sénat sur l'excellence des universités, il a déclaré : *« J'ai refait d'abord complètement les programmes de SES parce qu'avant ils lisaient Alternatives économiques. Maintenant, on fait vraiment de l'économie sérieuse au lycée (...) Maintenant, on a des vrais programmes d'économie de SES, voilà, dignes de ce nom »*. Et il osa ajouter : *« Donc voilà, ça je suis assez content d'avoir fait ça »*.

Gregor : - Mon dieu quelle horreur ! Et quel cynisme ! Mais alors pourquoi ne pas l'arrêter?

Arnold : - C'est un homme puissant. Il est détenteur du prix de la Banque de Suède en mémoire d'Alfred Nobel et professe depuis sa chaire du Collège de France.

Gregor : - C'est manifestement un homme puissant et savant. Il doit quand même s'y connaître.

Arnold : - C'est sûrement un excellent chercheur, en tout cas dans son domaine. Mais la pédagogie n'est pas son domaine. Et manifestement, il ne sait pas ce que sont des lycéens adolescents, sinon il ne leur ferait pas subir ce qu'il leur fait subir. A moins d'être doublé d'un sadique.

Gregor : - Tout de même ! C'est un notable ! Comment pourrait-il commettre un tel forfait ?

Arnold : - Dans beaucoup de romans policiers, le coupable est la personne socialement la plus insoupçonnable. Peut-on faire plus insoupçonnable qu'un Prix Nobel ?

Gregor : - Alors, s'il a avoué ! Cela ne suffit-il pas pour l'arrêter?

Arnold : - Nous ne sommes pas dans la culture des aveux. Il

nous faut accumuler les indices et établir les preuves. Il faut le faire avec attention et précaution. Je vous le dis, nous avons probablement à faire à un des plus grands massacreurs de programmes de l'histoire de l'enseignement.

Gregor : - Fichtre ! Cela parait passionnant ! Racontez-moi tout !

Arnold : - Tout commence par une disparition. La disparition d'un concept dont nous recherchons le corps.

+

+

+

CHAPITRE 1

LA DISPARITION DU CORPS DU CONSOMMATEUR

Arnold : - Tout commence par la disparition de la consommation et de son sidekick, son faire-valoir, le consommateur.

Gregor : - Vraiment ? Cela semble énorme.

Arnold : Nous avons fouillé les trois programmes - de seconde, de première et de terminale - et il en reste peu de traces.

Gregor : - Mais il y a aussi les fiches Eduscol et les cours du Collège de France. Vous les avez consultés ?

Arnold : - Evidemment. Et il n'y a pas beaucoup plus. Mais je vous rappelle que ce qui doit être enseigné est inscrit exclusivement dans les programmes. Les fiches et cours dont vous parlez sont à destination des enseignants mais ne sont pas prescriptifs. Toutefois, ils constituent des indices qui permettent de mieux comprendre ce que les concepteurs du programme ont en tête. Il ne s'agit donc pas de preuves en tant que telles mais une convergence d'indices peut beaucoup aider.

Gregor : - D'accord ! Mais qu'avez-vous trouvé dans les programmes ?

Arnold : - Sur les trois années d'enseignement aucun chapitre n'est consacré à la consommation ou au consommateur. Or la consommation, individuelle et collective, c'est la satisfaction des besoins c'est-à-dire l'objectif de l'activité économique.

Gregor : - C'est énorme ! Sans la consommation, quel intérêt y aurait-il à s'intéresser à l'économie ?

Arnold : - Je me le demande aussi.

Gregor : Mais on parle quand même de consommation dans

d'autres chapitres ?

Arnold : - Dans le programme officiel, le terme « consommation » apparaît trois fois sur les trois années. En classe de première il est indiqué dans le chapitre consacré au « financement de l'économie » : « *Savoir que le revenu disponible des ménages se répartit entre consommation et épargne* ».

Gregor : - D'accord ! C'est un rappel de base sur une connaissance commune à tous. Mais quelles sont les autres mentions ?

Arnold : - Le terme apparaît dans des parties consacrées au « *surplus du consommateur* » qui est un concept ne s'intéressant pas à proprement parler au consommateur

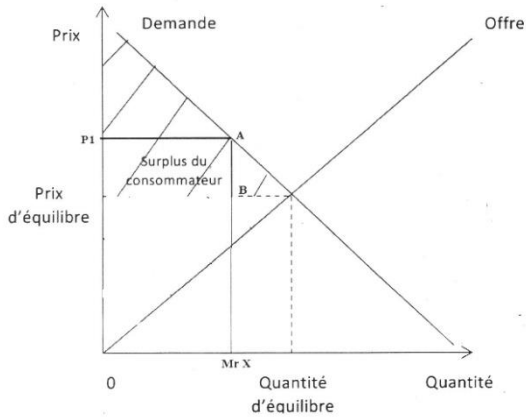
Gregor : - Mais alors que dit ce concept ?

Arnold : - Il dit en substance que si un consommateur paie un bien ou un service moins cher qu'il ne l'avait envisagé, il va être content. Un économiste sérieux dira qu'il aura une satisfaction plus grande ou un « surplus du consommateur ».

Gregor : - Bon ! C'est ce qui arrive les fois où la facture du garagiste est moins élevée que je ne l'avais craint. C'est assez facile à comprendre et ça ne va pas prendre beaucoup de temps à enseigner.

Arnold : - Détrompez-vous mon bon ami. Cela va prendre du temps car les économistes sérieux savent rendre ces choses simples, compliquées et chronophages. Ils ont un talent certain pour cela. Tenez voilà le graphique que les économistes sérieux aiment exhiber.

Arnold rendit un nouveau papier à son ami, lequel ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes.



Gregor : - Ce graphique pour dire cette simple chose ?

Arnold : - Et ça aurait pu être encore plus compliqué ! Songez qu'on pourrait s'amuser à faire des calculs d'aire. Heureusement les concepteurs du programme ont hésité à être aussi cruels.

Gregor : - Donc on fait passer du temps et beaucoup d'efforts aux élèves pour saisir « sérieusement » une réalité très simple ?

Arnold : - Et alors que l'apprentissage pourrait être peu coûteux, les élèves le paient très cher !

Gregor : - Plus cher que ce qu'ils pourraient attendre. On pourrait dire ironiquement qu'il s'agit de l'inverse d'un surplus du consommateur.

Arnold : - Effectivement, c'est bien vu !

Gregor : - Et ça s'appelle comment l'inverse du surplus ?

Arnold :- Apparemment ça ne s'appelle pas parce que ça n'existe pas. En tout cas pas dans le programme infligé aux

élèves (et je ne l'ai pas trouvé dans les divers manuels que j'ai consultés).

Gregor : - Et pourquoi cela n'existerait-il pas ? Ça arrive quand même aussi qu'on paie plus cher que ce qu'on s'attendait à payer.

Arnold : - J'imagine que dans la tête des concepteurs, cela vient de l'idée que si le consommateur trouve l'objet ou la prestation trop cher, il renoncera à consommer.

Gregor : - Evidemment ! Mais il m'est arrivé de payer à contre-cœur une réparation automobile parce que je ne pouvais pas y renoncer.

Arnold : - Et cela arrive avec bien d'autres consommations. Le surplus du consommateur suppose en fait deux conditions non indiquées. La première est qu'on est à l'équilibre.

Gregor : - L'équilibre ?

Arnold : - Une situation improbable mais centrale. Et on suppose aussi qu'une consommation n'est pas contrainte et que le consommateur est libre d'y renoncer.

Gregor : - Des situations bien spécifiques dans la réalité. On ne doit pas toujours être à l'équilibre et je ne compte pas les consommations obligatoires. Mais en parle-t-on beaucoup de ce « surplus du consommateur » dans les programmes ?

Arnold : - Énormément ! Et la quasi-totalité des mentions se trouve dans les chapitres consacrés au « marché concurrentiel » et au « marché imparfait ».

Gregor : - Bon ! Mais même si on ne prononce pas le terme de consommation, on doit bien l'évoquer. Est-ce qu'on parle de prix, de pouvoir d'achat,.... ?

Arnold sourit. Un sourire douloureux.

Arnold : - C'est là que le crime est le plus énorme. Sur trois années d'enseignement, je dis bien sur les trois années, les termes « pouvoir d'achat » et « inflation » n'apparaissent jamais dans les programmes officiels !

Gregor fut saisi d'un malaise.

Gregor : - Ce n'est pas possible ! On ne parle pas d'inflation ? On parle de prix au moins ?

Arnold : - Il serait malhonnête de dire qu'ils n'apparaissent pas ! En classe de seconde : cinq mentions dans le chapitre « comment les prix se forment sur un marché ? » avec les liens entre prix et courbes d'offre et de demande et la notion de prix d'équilibre. En classe de première, on fait mention du « niveau de prix » dans le chapitre consacré à la monnaie. Deux mentions en terminale dans les chapitres consacrés au commerce international, à l'internationalisation de la production et aux crises financières. On peut ajouter qu'en classe de première il est fait mention des hypothèses de preneurs de prix et donneurs de prix, c'est-à-dire l'idée que sur un marché concurrentiel un producteur est dans l'obligation de proposer le prix qui s'impose partout alors que dans d'autres situations (monopole par exemple) un producteur est en mesure de choisir le prix auquel il vendra ses produits.

Gregor : - C'est effectivement assez peu ! Mais avez-vous regardé les fiches Eduscol et les cours du Collège de France destinés aux enseignants ?

Arnold : - Je l'ai fait même si, comme je vous l'ai dit, ils n'ont pas de caractères prescriptifs. Certaines mentions sont assez instructives sur l'état d'esprit des concepteurs. Par exemple, dans le cours du Collège de France il est très souvent fait mention de « l'effet richesse » qui doperait la consommation

Gregor : - L'effet richesse ? Qu'est ce que c'est ?

Arnold : - Lorsque la valeur de votre patrimoine augmente - la valeur de votre maison ou de votre portefeuille d'actions par exemple - vous vous sentez plus riche et vous êtes donc tenté de dépenser plus.

Gregor : - Mais ce n'est pas pour tout le monde ça ! Je ne suis que locataire et je n'ai pas les moyens de me payer des actions !

Arnold : - Ah oui tiens ! C'est vrai ! On y écrit aussi dans une fiche Eduscol : « *Par exemple, si l'État décide d'instaurer un impôt sur la consommation, il incite à épargner* ».

Gregor : - Parce que ces auteurs pensent que dans ma situation, j'ai la possibilité de consommer moins et d'en profiter pour épargner ? Ils rigolent ? Qui peut faire ça ? Je me vois dire à un gilet jaune : « *Mais enfin ! Au lieu de manifester, vous pourriez consommer un peu moins et épargner* ». Je suis sûr que j'aurais un franc succès.

Arnold : - Il est vrai que c'est un comportement que l'on peut avoir quand on peut se permettre de consommer beaucoup plus que ce qui est nécessaire. On peut faire un arbitrage entre une épargne et une dépense superflue mais c'est beaucoup moins évident quand on a surtout des dépenses nécessaires.

Gregor : - C'est à dire si on n'est pas trop pauvre. Ou si on est riche !

Arnold : - Pour compenser, il est vrai que l'auteur du cours fait référence aux effets néfastes des taxes sur la consommation et qu'il indique rapidement que les dépenses publiques peuvent avoir un effet sur la consommation mais il ne détaille rien.

Arnold toussota. Décidément, ce programme n'était guère bon pour sa santé. Puis il reprit :

Arnold : - L'inflation est plus souvent mentionnée : 26 fois (mais zéro fois dans le programme officiel) et le pouvoir d'achat deux fois (dans les fiches Eduscol et dans le cours du Collège de France).

Gregor : - Il est quand même bizarre ce programme. Il ne parle pratiquement pas des choses les plus quotidiennes et concrètes pour lesquelles on aimerait être mieux informés au profit de choses très théoriques. On ne parle presque pas d'inflation, de pouvoir d'achat, ... et beaucoup d'effet richesse, de surplus du consommateur et de je ne sais quoi. Quelle sorte de consommateur est-ce là ?

Arnold : - C'est la deuxième disparition du programme : le consommateur tel qu'il est. Vous remarquerez que ce programme n'invite pas à parler de publicité, de marketing, de mode, de surconsommation,....

Gregor : - Effectivement ! Pourquoi cela ?

Arnold : - Parce que cela suppose des consommateurs influençables, parfois contraints et qui ne sont finalement pas toujours satisfaits de leurs achats.

Gregor : - Je ressemble bien à ça parfois... même si en général j'essaie de faire des achats raisonnablement.

Arnold : - L'économiste sérieux parlerait « d'achat rationnel ». L'économiste sérieux considère qu'on n'a pas à s'occuper des choix que fait le consommateur et qu'il faut seulement regarder la manière dont il les fait. En l'occurrence il est rationnel : le consommateur ne dépense pas plus que son budget le permet et il fait des choix selon le meilleur rapport qualité-prix en comparant des biens ou des services pour lesquels il est parfaitement informé. C'est ce que les économistes sérieux appellent « l'homo-œconomicus ».

Gregor : - je suis aussi comme ça. Enfin j'essaie même si je ne

me sens pas toujours assez bien informé.

Arnold : - L'homo-œconomicus n'est jamais nommé dans le programme et pourtant il est toujours là, bien caché.

Gregor : - Donc sans le dire, les concepteurs ne donnent qu'une image spécifique du consommateur ? Mais pourquoi ne le nomment-ils pas ?

Arnold : - Peut être parce que cet homo-œconomicus a de plus en plus mauvaise presse (un économiste sérieux, autre prix Nobel, est allé jusqu'à dire qu'il n'existait plus) et pourtant les économistes sérieux en ont encore besoin pour leurs modèles.

Gregor : - Donc l'élève l'utilisera sans le savoir ?

Arnold : - « *La plus grande ruse du diable est de faire croire qu'il n'existe pas !* ».

Gregor sourit à cet aphorisme qu'il ne connaissait pas. Ce sera à replacer à l'occasion.

Arnold : - Cependant les économistes sérieux commencent à accepter l'idée que les consommateurs font parfois de mauvais choix et ils font des expérimentations pour le mettre en évidence (ça s'appelle « l'économie expérimentale » ou « l'économie comportementale ») mais ce n'est pas au programme de lycée.

Gregor : - Dommage ! Ça a l'air instructif et plaisant à analyser.

Arnold : - Ça l'est. Heureusement que les enseignants ne sont pas complètement idiots et se risquent parfois à faire du hors programme.

Gregor : - On ne dit donc rien sur la formation de la consommation ?

Arnold : - On n'en dit rien dans les programmes. Quant aux fiches Eduscol et aux cours du Collège de France, on y trouve peu de choses : une référence à l'incertitude, une présentation du revenu permanent de Friedman, c'est à peu près tout. Et, bien sûr, quasiment pas de références aux consommations collectives.

Gregor : C'est tout ?

Arnold : - Non ! On retrouve cependant le terme « consommation » dans les parties consacrées à l'environnement (« *Un autre exemple est celui de la transformation des modes de productions et de consommation pour assurer une transition écologique* ») mais seulement dans l'optique classique de « l'économie verte », des effets de la taxation, ou de l'effet rebond. Rien, bien sûr, sur la légitimité de la consommation et sur les questions de « sobriété ».

Gregor : - Mais pourquoi ne pas parler de publicités et de mode ?

Arnold :- Les économistes sérieux ont horreur du social ou, au minimum, se considèrent comme illégitimes pour l'analyser.

Gregor : - Donc ils parlent de la consommation sans parler de social ? Ça semble bizarre !

Arnold : - Et ça risque de dérouter les élèves. Un enseignant m'a relaté une anecdote à ce titre (je la raconte en annexe).

Gregor : - Donc les économistes ne savent pas parler des consommateurs ?

Arnold : - Seulement les « économistes sérieux ». Les « pas sérieux » (en général on les appelle les hétérodoxes) en ont au contraire souvent parlé. Thorstein Veblen est célèbre pour avoir analysé la consommation comme effet de démonstration (ce qui

reste d'actualité). John Kenneth Galbraith, économiste très célèbre et prolifique, s'est beaucoup intéressé au phénomène de la filière inversée c'est-à-dire au fait que les grandes entreprises peuvent influencer les choix des consommateurs par le biais du marketing et de la publicité. Il est intéressant de voir que Galbraith était un des auteurs les plus cités dans les consignes liées au premier programme de SES de 1967 et qu'aujourd'hui il a totalement disparu.

Gregor : - Pourtant, les sciences Economiques et Sociales ça pourrait servir à en comprendre plus sur la réalité. Par exemple, quand on parle de consommation, je pense au « black Friday », à la surconsommation, à la fast fashion,, etc...

Arnold : - Un « économiste sérieux » ne s'abaisserait sans doute pas à ça. Il laisse ça aux sociologues voire aux anthropologues qui ont énormément de choses à dire sur ces questions.

Gregor : - Et on en parle en SES ?

Arnold : - Pas du tout ou plutôt « plus du tout » et cela depuis le dernier programme de 2019.

Gregor : Mais pourquoi ?

Arnold : S'il n'y a pas de chapitre sur la consommation, c'est probablement parce que les économistes comme les sociologues en ont fait une question essentielle de leur discipline et l'ont analysé avec leurs outils propres. On peut supposer que cet effacement de la consommation est une manière d'éviter un conflit entre les deux disciplines. On peut également imaginer qu'une analyse « purement économique » (fondée sur un consommateur rationnel) apparaîtrait comme vraiment bizarre aux yeux des élèves qui verraient immédiatement ses limites.

Quant aux ethnologues et anthropologues qui ont été régulièrement mobilisés dans les anciens programmes, ils ne peuvent plus l'être aujourd'hui car les SES sont officiellement

définis comme l'addition de la sociologie, de l'économie et des sciences politiques (une conception imposée en 2010 contre l'avis de la majorité des enseignants en SES) ce qui interdit l'usage d'autres sciences sociales.

ANNEXE : DES ÉLÈVES TROUBLÉS

L'histoire est réelle. Il y a quelques années, une bonne élève (et élève impliquée) demanda à faire une intervention en début de cours pour appeler à une manifestation s'opposant au « Black Friday ». Dans les SES « à l'ancienne » (d'avant 2010) l'enseignant aurait pu saisir là l'occasion de faire réfléchir sur la notion de consommation, sur ses bienfaits et ses excès. Cela aurait permis de montrer qu'un travail scolaire peut aider à réfléchir sur une question d'actualité tout en montrant qu'on peut (et qu'on doit) distinguer l'analyse d'un phénomène de l'implication militante.

Hélas, l'anecdote a eu lieu après 2019 et le professeur dut expliquer aux élèves que la consommation est un thème qu'ils n'aborderont pas en cours puisqu'il n'est pas au programme. Mais il en profita pour expliquer les différences d'approche entre les économistes (« sérieux ») qui travaillent sur un consommateur rationnel et les sociologues qui s'intéressent aux phénomènes d'influence, à la mode et à la publicité (en cela il suit les prescriptions des concepteurs du programme de 2019 qui pensent qu'il y a une frontière infranchissable entre l'économie et la sociologie).

Pendant l'intercours, l'enseignant entendit l'élève et deux de ses camarades discuter :

La première : « Alors les économistes ne s'intéressent pas aux influences sociales ? C'est bizarre. »

La seconde : « Oui c'est bizarre ! C'est drôlement important le social »

La troisième : « C'est con un économiste ! »

Que les économistes sérieux soient rassurés. L'enseignant a consacré le début de la deuxième heure de cours à bien expliquer que les économistes ne sont pas idiots et qu'il s'agit de procédés de méthodes. Mais voilà une bonne illustration de ce qu'une théorisation trop pressée peut avoir comme conséquences.

CHAPITRE 2 UN SOUVERAIN MIS AU PLACARD

Gregor : - Heureusement, le concepteur du programme n'aura fait qu'une victime, le consommateur !

Arnold : - Détrompez-vous encore une fois ! Il a aussi commis un crime de placardisation.

Gregor : - C'est-à-dire ?

Arnold : - Un autre concept n'a pas disparu comme cela fut pour la consommation mais il a été relégué au fond d'un placard avec trop peu de nourriture intellectuelle pour survivre.

Gregor : - Là on est dans la perversion pure. Et qui est cette victime ?

Arnold : - L'État ! Le programme parle également de « pouvoirs publics » ;

Gregor : - Mais que lui a-t-on fait ?

Arnold : - On l'a relégué dans un coin de chapitre de première, le chapitre intitulé « *comment les agents économiques se financent ils ?* », alors qu'auparavant il avait au moins un chapitre pour lui tout seul.

Gregor : - Cela semble bien. L'État a besoin de se financer non ?

Arnold : - Certes, mais intégré dans ce chapitre il est mis au même niveau que les autres agents économiques (ménages et entreprises). Certains économistes le considèrent ainsi mais d'autres, et pas des moindres, considèrent que l'État ne peut pas être comparé à un ménage ou à une entreprise. C'est une position qu'on peut contester mais ne pas la mentionner est la plus mauvaise des contestations possibles.

Gregor : - L'Etat n'a-t-il pas besoin d'emprunter ou de lever l'impôt pour ses dépenses ?

Arnold : - C'est ce que dit le programme : « *Savoir que le solde budgétaire résulte de la différence entre les recettes (fiscales et non fiscales) et les dépenses de l'État ; comprendre que le déficit budgétaire est financé par l'emprunt (...)* ». Il est vrai que dans le cadre de l'Europe les États ne peuvent (officiellement) recourir qu'à l'emprunt mais on sait depuis toujours que la création monétaire est également possible (et la BCE ne s'est pas privée de le faire en catimini avec la Quantitative Easing). On peut contester cette disposition avec de bons arguments mais pour la contester, il faut savoir qu'elle existe.

Gregor : - Mais la création monétaire, ça fait de l'inflation ! Tout le monde le dit.

Arnold :- Pas nécessairement ! Tout dépend des conditions dans lesquelles elle se fait. Mais pour voir cela, il aurait été bon d'avoir un chapitre sur l'inflation.

Gregor : - Ça fait plusieurs fois que vous dites qu'une idée n'est pas contestée mais qu'elle est tout simplement effacée. Les jeunes d'aujourd'hui disent « annulé », c'est bien ça ?

Arnold : - Je crois que c'est une stratégie ancienne de certain courant économique. Quand on est assez puissant pour se permettre d'ignorer, autant le faire.

Gregor : - Le programme n'en dit pas plus sur l'État ?

Arnold : - Pour être juste, il faut préciser que le programme de première cite le rôle des pouvoirs publics face aux défaillances de marché sans vraiment détailler (« *Être capable d'illustrer l'intervention des pouvoirs publics face à ces différentes défaillances* »)

Gregor : - Je vois que le programme indique quand même qu'il faut « *savoir qu'une politique de dépenses publiques peut avoir des effets contradictoires sur l'activité (relance de la demande / effet d'éviction)* ». Ça parle de l'État.

Arnold : - Oui mais cette rapide mention cache le fait qu'il faudra du temps pour expliquer l'effet de relance (avec la présentation du multiplicateur) et pour parler du rôle des taux d'intérêt (dans l'effet d'éviction). Franchement ça apparaît comme une mention ajoutée à la va-vite.

Gregor : - Et dans le programme de terminale il est indiqué « *Connaître le rôle des principales institutions qui contribuent à la gestion des risques (famille, sociétés et mutuelles d'assurance, pouvoirs publics)*. »

Arnold : - Ici les pouvoirs publics sont vus sous le seul angle de la gestion des risques dans un chapitre « croisé » (où on croise les approches économiques et les approches sociologiques). C'est intéressant mais encore une fois l'État est traité au même niveau que les autres agents économiques et on gomme sa dimension « régalienne ».

Gregor : - Donc l'Etat n'a pas vraiment disparu du programme mais vous vous inquiétez de son déperissement.

Arnold : - Oui ! C'est amusant de voir combien ça peut rappeler des débats actuels !

+

+

+

CHAPITRE 3

LE MARCHÉ, LE MARCHÉ VOUS DIS-JE !

Gregor : - Arnold ! A vous écouter, on a le sentiment que le concepteur du programme n'a fait qu'éliminer ou réduire au silence tous les concepts : la consommation, l'État, ... mais il ne peut pas se contenter d'être un « coupeur de branches ». Il a sûrement valorisé d'autres thèmes ou concepts.

Arnold : - Ah ça oui ! Il a ses chouchous. En premier lieu « le marché ». C'est d'ailleurs tout à fait justifié puisque nous sommes dans des « économies de marché » mais...

Gregor : - Mais.... ?

Arnold : - Il lui consacre vraiment une très très grande place. Un chapitre entier en classe de seconde (« comment les prix se fixent sur un marché » sous-entendu « concurrentiel »). En première il occupe trois chapitres sur douze chapitres en tout, soit 25 % du programme. Si on s'en tient aux seuls chapitres économiques (ou croisés) c'est sur trois chapitres sur sept donc plus de 40%. (On peut comparer à la place minuscule accordée à l'analyse de l'État).

En terminale la notion est mobilisée pour parler du chômage (chapitre sur le marché du travail), dans le cadre de la construction européenne et dans le chapitre consacré à l'environnement (marché de quotas d'émission). De plus, sans qu'il soit explicitement cité, on en parlera forcément dans les chapitres consacrés aux échanges internationaux.

Gregor : - Vous voulez dire que ce programme est une apologie du marché ? Qu'il est ultralibéral ?

Arnold : - Non ! Ce n'est pas parce qu'on parle d'un phénomène qu'on prend parti. D'ailleurs sur les trois chapitres consacrés au marché il y en a un consacré exclusivement aux défaillances de marché c'est à dire aux cas où il ne donne pas de bons résultats. De plus, on n'oublie pas d'indiquer qu'il peut

exister des cas d'ententes ou de collusions entre producteurs qui vont à l'encontre de l'intérêt commun.

Gregor : - Vous me rassurez ! C'est donc un programme plutôt équilibré. On pourrait même dire neutre ou objectif ?

Arnold : - Eh bien non ! S'il n'est pas ouvertement libéral... Il l'est quand même... mais il faut encore aller dans les détails. Mais à mon avis, ce n'est pas le plus grave.

Gregor : - Hé bien ! Que peut-il y avoir de plus grave ?

Arnold : - Ce qui est le plus grave c'est qu'il donne une vision bien particulière de l'être humain et de la société. Les implications en sont à mon avis plus graves que la question du libéralisme. On entre ici dans la question d'une « vision du monde » (une autre manière de dire « idéologie »).

Gregor : - Expliquez-moi ça !

Arnold : - Le traitement du marché ne commence pas trop mal en classe de seconde. On demande d'abord de « *savoir illustrer la notion de marché par des exemples* » sans plus de précision : on part du concret, ... on pourrait s'attendre à un affinement des exemples pour montrer que des marchés diffèrent selon le produit ou le nombre d'intervenants. Mais non ! Il faut modéliser immédiatement avec le fameux graphique confrontant les courbes d'offre et de demande et montrant la fixation d'un prix d'équilibre. Pourquoi pas ? Mais l'exercice n'est pas forcément évident pour tous les élèves. Certes, présenter la construction de la courbe de demande ne pose pas de problème mais le caractère croissant de la courbe d'offre demande un peu plus d'acrobaties. Cependant, on peut estimer qu'un premier effort vers l'abstraction peut être bénéfique pour les élèves. Cela semble raisonnable bien qu'une présentation simplement littéraire pourrait suffire à ce niveau.

Gregor : - Donc, tout va bien.

Arnold : - Pas vraiment. On demande aussi d'analyser le déplacement des courbes. Ce déplacement de courbes peut être la conséquence de toutes sortes de choses : changement dans les modes de consommation, effet de mode, événement soudain, etc... mais les concepteurs demandent de juger de ces déplacements à la suite d'une taxation (l'exemple de la taxation reviendra souvent). Pour un élève de 15 ans qui n'a jamais fait d'économie, c'est un peu rude et tous ne sauront pas se dépêtrer avec ça.

Gregor : - Ce n'est pas si dramatique.

Arnold : - Vous avez raison. Mais c'est en classe de première que ça devient proprement délirant. Comme on fait de « l'économie sérieuse », le concepteur du programme décide d'attaquer le premiers cours de la classe de première par la présentation de modélisations de marché. Le premier chapitre est consacré au modèle de marché concurrentiel et le deuxième au modèle de concurrence imparfaite.

Gregor : - En quoi est ce grave ?

Arnold : - Par exemple, il faut montrer l'inefficacité d'une situation de monopole par rapport à une situation de concurrence. C'est-à-dire qu'une entreprise en situation de monopole vendra ses produits plus chers que s'il y avait concurrence entre plusieurs entreprises et qu'il vendra sûrement moins de produits.

Gregor : - C'est assez trivial ! Je ne vois pas où est le problème de compréhension.

Arnold : - Le problème c'est que le concepteur du programme spécifie que l'élève doit « *Comprendre, à l'aide de représentations graphiques et/ou d'un exemple chiffré, que l'équilibre du monopole n'est pas efficace* »

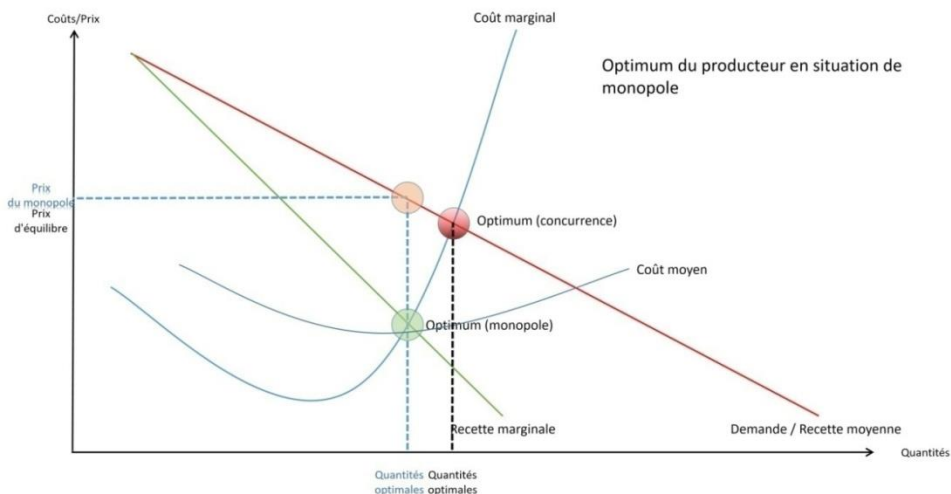
Gregor : - Et c'est quoi cette représentation graphique ?

Arnold fouilla longuement au fond de son cartable et sortit un nouveau papier format A3 cette fois ci.

Arnold : - C'est celle là !

Gregor changea encore de couleur mais alla cette fois vers un vert beaucoup plus poussé et maladif qu'auparavant.

Gregor : - Quelle est cette horreur ?



Gregor : - On est vraiment obligé d'infliger cela à de jeunes esprits qui ne nous ont rien fait ?

Arnold : - A mon avis et de l'avis de nombreux enseignants, on n'est vraiment pas obligé. C'est inadapté à de jeunes lycéens qui ont avant tout besoin d'une culture générale et c'est chronophage.

Gregor : Mais on y voit des termes que je ne connais pas. Coût moyen, coût marginal,...

Arnold : - Vous avez raison. Et ce problème se pose dès le premier chapitre de l'année quand on demande de construire des courbes d'offre. Le fait que la courbe d'offre soit croissante veut dire que plus le prix est élevé et plus l'offre est élevée. Ce n'est pas intuitif.

Gregor : - Effectivement, si je vends un produit plus cher je peux être tenté d'en vendre plus mais je peux aussi me dire que ce que ça me rapporte me suffit bien et que je n'ai pas de raison d'en vendre plus.

Arnold : - Il y a derrière cela une hypothèse de comportement. On suppose que le vendeur cherche avant tout à faire le profit maximum sur chaque bien vendu.

Gregor : - Ça se tient. Où est le problème ? Il suffit de prendre quelques minutes pour l'expliquer.

Arnold :- Le problème là encore tient au purisme de nos concepteurs qui font de « l'économie sérieuse ». D'après le programme, l'élève doit « *savoir déduire la courbe d'offre de la maximisation du profit par le producteur et comprendre qu'en situation de coût marginal croissant, le producteur produit la quantité qui permet d'égaliser le coût marginal et le prix* ».

Gregor : - Quel verbiage ! Et puis il y a ce terme que je ne connais pas : « coût marginal ». Qu'est ce que ça signifie ?

Arnold : - C'est le « coût de la dernière unité produite ». Mais ça suppose qu'on fasse comprendre cette idée de marginalité. Parler de coût marginal n'est pas si simple. En revanche la notion de marginalité peut être expliquée assez facilement à partir de la satisfaction du consommateur. Le problème c'est qu'on n'a jamais parlé du consommateur jusqu'à présent.

Gregor : - Donc on est obligé d'en passer par les coûts de production de l'entreprise.

Arnold : - Mais ceux-ci ne sont jamais présentés dans ces programmes, même les plus simples à saisir : coût salarial, coût du capital, coût des consommations intermédiaires,... Autant de notions qu'on voyait dans les anciens programmes mais pas dans le programme « d'économie sérieuse » de monsieur Aghion.

Gregor : - Donc, si je comprends bien, nous voilà avec un cours d'économie qui ignore le pouvoir d'achat et les coûts de production. Comme on avait fait disparaître le consommateur, on fait disparaître les coûts de production. Parmi les parents d'élèves, il y a pas mal de chefs d'entreprise ou d'indépendants... ils vont être surpris. En fait, on a encore une fois privilégié les concepts les plus abstraits (équilibre, marginalité, etc...) et sacrifié les notions les plus quotidiennes et élémentaires.

+

+

+

CHAPITRE 4

VIVE LE PROGRÈS ?

Arnold : - Notre économiste sérieux a reçu le Prix Nobel, notamment pour ses travaux sur l'innovation. L'apport sera certainement bénéfique pour les lycéens.

Gregor : - Et que dit le programme sur l'innovation ?

Arnold – Curieusement, on n'en parle véritablement qu'en classe de terminale en lien avec la croissance endogène et avec le concept de « destruction créatrice » emprunté à Schumpeter.

Gregor : - Concept important. C'est bien le moins.

Arnold : - L'innovation est également citée dans le chapitre consacré aux questions environnementales où elle est présentée comme une solution pour reculer les limites environnementales mais c'est la seule qui soit évoquée. Il semblerait qu'hors de l'innovation, il n'y a pas de solutions.

Gregor : - Une vision bien techniciste du monde. On ne parle donc pas d'innovation avant ?

Arnold : - Seulement deux mentions en première à propos des « monopoles d'innovation » et du partage du risque comme incitation à l'innovation. Aucune référence en classe de seconde.

Gregor : - On parle peut-être du progrès technique. C'est assez proche de l'innovation.

Arnold : - Même chose ! On n'en parle qu'en terminale. Pas avant.

Gregor : - C'est tout de même curieux. L'innovation et le progrès technique ne sont pas sans lien avec la productivité qui est un concept central en économie.

Arnold : - Et là arrive un nouveau scandale. Ce concept central n'a pas été éliminé comme la consommation ni placardisé comme l'État mais il est relégué en fin de cycle, en classe de terminale, et n'est mentionné que trois fois.

Gregor : - Cité trois fois sur l'ensemble des programmes de lycée ? Mais parle-t-on seulement des sources de la productivité et surtout de ses conséquences ?

Arnold : - Eh bien non ! Là, la violence est faite aux enseignants. À eux de se débrouiller pour expliquer les phénomènes économiques sans avoir préalablement enseigné ce qu'est la productivité. Le plus curieux est qu'à côté de ce petit nombre de citations dans les programmes, les fiches Eduscol et le cours du Collège de France sont extrêmement friands du terme : il est utilisé respectivement 121 et 127 fois. Le cours du Collège de France réussit même l'exploit de développer des exercices pour comprendre la notion de productivité marginale du travail (même si les enseignants, souvent titulaires d'un diplôme universitaires en économie, ne sont pas ignorants en ce domaine) mais aucune place n'est accordée dans les programmes pour pouvoir l'expliquer aux élèves.

+

+

+

CHAPITRE 5
MONEY, GET AWAY
(from « The dark side of the moon » - Pink Floyd)

Gregor : - Si je résume votre enquête : la consommation est éliminée, le corps du consommateur a disparu, les coûts de production ont été subtilisés et on ne sait pas où les trouver. L'État a été placardisé et la productivité reléguée là où sa connaissance ne peut plus être utile. Il y en a encore beaucoup comme ça ?

Arnold : - Je n'ai pas terminé mon enquête. Il y en a peut-être d'autres mais je ne peux pas croire que tout soit mauvais dans ce programme. Il ya forcément du bon.

Gregor : - La monnaie par exemple ?

Arnold :- La question est abordée dans un chapitre à part entière en classe de première. Rien de très surprenant dans sa conception : une vision classique, « mainstream », de la monnaie analysée par ses fonctions. Mais il est dommage qu'il ne soit pas fait mention d'autres façons d'aborder la question comme celle de la monnaie vue comme une institution.

Gregor : - Cela aurait chargé le programme qui semble déjà bien lourd.

Arnold : - On pourrait gagner énormément de temps en évitant les représentations graphiques beaucoup trop chronophages imposées par le programme. Et cela permettrait même d'aborder la question de la monnaie, ou plutôt de l'argent, vue dans ses usages quotidiens et analysée par les sociologues et les ethnologues. Une démarche non seulement utile pour les élèves mais qui les enthousiasme.

Gregor : - Il faudrait voir ce qui est dit dans les fiches Eduscol et le cours du Collège de France.

Arnold : je l'ai fait et j'ai eu une demi-surprise avec l'évocation de ce qu'on appelle communément la « fable du troc »

Gregor : - Qu'est ce donc ?

Arnold : Comme son nom l'indique, c'est une fable, une histoire qui n'a jamais existé où on prétend que la monnaie a été inventée pour surmonter les obstacles liés à la pratique du troc qu'on suppose centrale dans les sociétés passées.

Gregor : C'est une fable ? C'est pourtant ce que j'ai appris il y a bien longtemps

Arnold : Ça n'a jamais été vérifié historiquement et ça fait un siècle qu'on le sait. On la retrouve dans le cours du Collège de France, non comme une réalité mais comme un modèle (« *il faut s'imaginer ce que serait la vie quotidienne s'il n'existait pas d'intermédiaire des échanges et que les échanges prenaient uniquement la forme du troc* »), mais les fiches Eduscol en font une réalité (« *Dans les sociétés anciennes, les échanges, très limités, se réalisaient principalement sous forme de troc.* »)

Gregor : Ce n'est effectivement pas très sérieux.

Arnold : Et même pas sérieux du tout ! Pour le moins gênant pour une « économie sérieuse » !

Gregor : On peut donc dire qu'en plus de la disparition de la consommation et du consommateur, du vol des coûts de production, de l'enfermement de l'État et du bannissement de la productivité, le programme s'est livré à la confection de « fausse monnaie ».

Arnold : - Effectivement ! La boucle est bouclée.

+

+

+

ÉPILOGUE

UN MONDE FOU, FOU, FOU

Gregor : - Tout de même, maintenant que vous m'avez expliqué dans quel état se trouve cette pauvre discipline et son programme, on se demande quel esprit pervers a pu faire ça parce que ce n'est pas possible qu'on puisse être aussi méchant.

Arnold : - Je ne suis pas un « profiler » mais je ne crois pas que l'inspirateur du programme soit méchant. Je pense qu'il est persuadé que l'analyse économique est comme ça, et seulement comme ça.

Gregor : Ce serait donc sa vision du monde ? Mais sur quoi repose-t-elle ?

Arnold : - D'abord sur la certitude qu'à part lui (et ceux qui pensent comme lui), personne ne sait rien. Ça explique son mépris et son dédain des autres (une attitude qui a été étudiée scientifiquement par des économistes un peu plus ouverts).

Gregor : - C'est effrayant ! Mais parlez-moi de sa vision du monde économique.

Arnold : - Il le dit lui-même. Tout commence par des modèles. N'a-t-il pas clamé ce 16 Avril : « ... tu dois te coltiner les modèles » ?

Gregor : - Et c'est quoi les modèles ? Des exemples qu'on doit suivre ?

Arnold : - Non ! Le terme a plusieurs sens. Celui qui nous intéresse est que c'est une représentation simplifiée du réel. Il nous est impossible de retenir tous les éléments d'une réalité donc on choisit les plus pertinents.

Gregor : - Rien de mystérieux. C'est ce que nous faisons tous les jours quand nous voulons décrire quelque chose qu'on a vu.

On ne donne que les détails importants et pertinents.

Arnold : - Oui mais dans le cas de l'économie sérieuse de monsieur Aghion, on peut discuter du fait que, par exemple, seul le comportement rationnel du consommateur serait à retenir.

Gregor : - Pourquoi d'ailleurs ?

Arnold : - Ça peut être un procédé de méthode : on aborde cet aspect provisoirement et ensuite on présente d'autres aspects du consommateur. Dans ce cas, ce n'est pas problématique mais ce n'est pas ce qu'on retrouve dans le programme. Il y a donc peut-être une autre raison, c'est que ce qui n'est pas rationnel est difficilement mathématisable et l'économiste sérieux adore les mathématiques.

Gregor : - C'est important les maths non ? Ça oblige à raisonner de manière rigoureuse.

Arnold : - Oui mais on peut en faire aussi des usages illicites... pour masquer des réalités simples par exemple. Dani Rodrik, un autre grand économiste, a comparé ces modèles à des fables et, pour lui, le modèle serait juste une autre manière de raconter une situation. Mais on est parfois surpris quand on traduit le modèle mathématisé en un langage littéraire. Pensez au « surplus du consommateur ».

Gregor : - C'est vous qui le dites !

Arnold : - Un grand enquêteur du passé, du nom de Keynes, n'avait-il pas écrit (dans *«La Théorie générale de la monnaie, de l'intérêt et de l'emploi»*) : *«Trop de récentes économies mathématiques ne sont que pures spéculations ; aussi imprécises que leurs hypothèses initiales, elles permettent aux auteurs d'oublier dans le dédale des symboles vains et prétentieux les complexités et les interdépendances du monde réel»*?

Gregor : - Mais peut-on faire de l'économie autrement qu'avec des maths ?

Arnold : - Bien sûr ! Les maths sont importantes mais ne doivent pas occuper toute la place. Beaucoup de chercheurs mobilisent d'autres démarches : historiques, sociologiques,...

Gregor : - Mais monsieur Aghion a l'air de penser qu'on ne peut pas mélanger l'économie et la sociologie, en tout cas au début.

Arnold : - Et il pense qu'on ne peut les croiser qu'une fois qu'on maîtrise les bases de ces deux disciplines. S'il connaissait un peu plus la sociologie, il ne se risquerait pas à une telle affirmation tant elle est diverse et cumule des approches différentes. C'est d'ailleurs pour moi une des raisons de son attrait.

Gregor : - Et pour l'économie ?

Arnold : - Il pense qu'il n'existe qu'une seule approche. La sienne. Une discipline où seul l'individu existe, où le groupe et l'État sont effacés, ou tout est rationnel, etc... avec tout de même quelques histoires irrationnelles comme la fable du troc.

Gregor : - Un monde de cauchemar ! Une dystopie.

Arnold - La dystopie ! Les enseignants de Sciences Économiques et Sociales y sont plongés depuis un moment.

Gregor : - Il faut vraiment faire quelque chose. Pas seulement dans l'intérêt des enseignants !

Arnold : Surtout dans l'intérêt des élèves et du savoir ! Mais j'ai peur qu'il ne soit trop tard !

TOMBÉE DU RIDEAU

PS : si vous avez apprécié, allez donc découvrir les véritables Arnold et Gregor héros des histoires hilarantes concoctées par Robert Sheckley avec , par exemple, le recueil de nouvelles « Deux hommes dans les confins »
<https://www.placedeslibraires.fr/livre/9782494665149-deux-hommes-dans-les-confins-robert-sheckley/>